

68 films pour les années de rêves, d'utopies, de désirs

Charlotte Bonmati-Mullins, Apolline Caron-Ottavi, Robert Daudelin, Bruno Dequen, Damien Detcheberry, Ralph Elawani, Philippe Gajan, Gérard Grugeau, Jacques Kermabon, Gilles Marsolais, Marc Mercier, André Roy et Charlotte Selb

Numéro 187, juin 2018

1968... et après ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88708ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

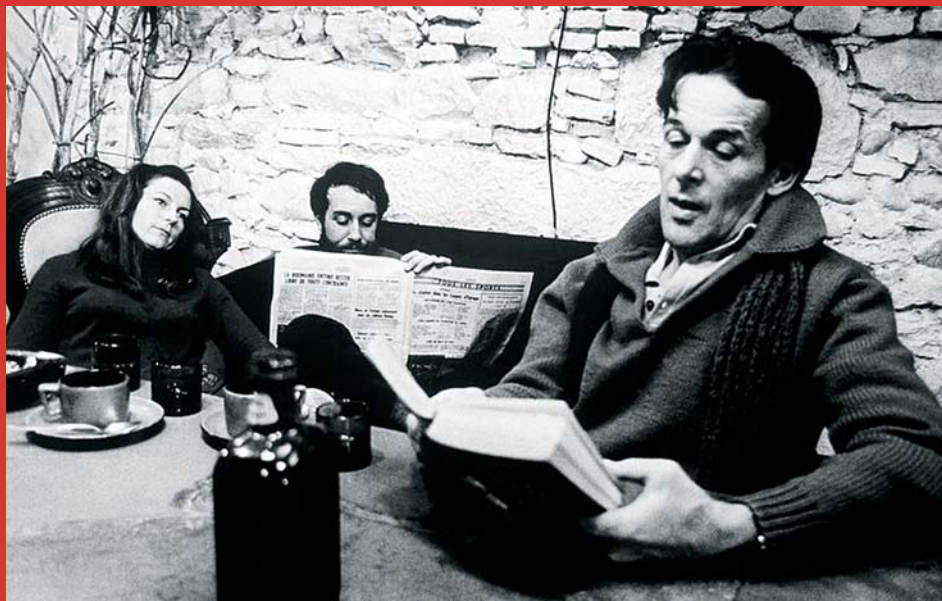
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonmati-Mullins, C., Caron-Ottavi, A., Daudelin, R., Dequen, B., Detcheberry, D., Elawani, R., Gajan, P., Grugeau, G., Kermabon, J., Marsolais, G., Mercier, M., Roy, A. & Selb, C. (2018). 68 films pour les années de rêves, d'utopies, de désirs. *24 images*, (187), 108–131.



↑ Charles mort ou vif de Alain Tanner (1970)

68 films pour les années de rêves, d'utopies, de désirs

PAR CHARLOTTE BONMATI-MULLINS,
APOLLINE CARON-OTTAVI, ROBERT DAUDELIN,
BRUNO DEQUEN, DAMIEN DETCHEBERRY,
RALPH ELAWANI, PHILIPPE GAJAN, GÉRARD GRUGEAU,
JACQUES KERMABON, GILLES MARSOLAIS,
MARC MERCIER, ANDRÉ ROY, CHARLOTTE SELB.

Nous avons rassemblé 68 films qui nous semblent le mieux refléter les bouleversements qu'a vécus le cinéma durant les années 1960 et après, mais sans jamais perdre de vue son centre brûlant : Mai 68. Dans l'esprit de révolte, de contestation et de subversion qui a régné alors, les films sont devenus des barricades symboliques dressées sur le territoire des imaginaires collectifs de presque tous les pays. Que ce soit par les courts, moyens ou longs métrages, par le documentaire ou la fiction, le cinéma, en écho à la radicalité et à la violence politiques et sociales, a muté. Nos collaborateurs ont observé sa transformation, de 1964 à 2017. – AR

PRIMA DELLA RIVOLUZIONE

Bernardo Bertolucci / Italie / 1964

L'éducation politique et sentimentale d'un jeune bourgeois. Un film qui anticipe et dans lequel, au vu de sa liberté d'écriture, tous les jeunes du début des années 1960, cinéastes ou autres, se reconnaissent. Bertolucci lui-même en est conscient quand il déclare au critique Aldo Tassone : « Le Fabrizio de *Prima della rivoluzione* éprouve un malaise fort semblable à celui des étudiants de 1968. » – RD

LES POINGS DANS LES POCHEs

Marco Bellocchio / Italie / 1965

Rongé par l'amertume, un fils de bonne famille épileptique et simplet va sombrer dans une violence sadique. En partie autobiographique, ce premier long métrage bouscule les conventions narratives et témoigne d'un rejet des carcans familiaux, religieux et bourgeois, anticipant ainsi 1968. Un inquiétant malaise prend le pas sur la dimension cathartique de la révolte dans ce chef-d'œuvre qui demeure aussi troublant aujourd'hui qu'à sa sortie. – ACO

THE EDGE

Robert Kramer / USA / 1966

L'histoire d'un groupe de militants intellectuels et politiques à New York. L'un d'entre eux, Dan, a décidé d'assassiner le président des États-Unis. C'est pour lui la seule réponse possible et morale à ce crime énorme que représente la guerre du Vietnam. Ses amis sont opposés à sa décision. Les arguments contre sont politiquement raisonnables : le président n'est qu'un pion de l'appareil d'État. Une fois tué, il sera

aussitôt remplacé. Cela ne remet pas en cause le système. Ce n'est donc pas un projet révolutionnaire. Dan entend bien cette logique, il a milité jusqu'ici dans cette organisation parce qu'il partage la même analyse. Mais là, sans qu'il puisse vraiment l'expliquer, il s'agit d'une affaire personnelle entre lui et le président. Ce film reflète bien la singularité de ce cinéaste new-yorkais indépendant qui a toujours lutté pour ne pas se laisser accaparer par une idéologie. Sa manière d'être subversif est de soulever des questions là où des réponses apparaissent comme évidentes. – MM

JE SUIS CURIEUSE

Vilgot Sjöman / Suède / 1967

Célèbres, à juste titre, pour leur représentation sincère de la nudité et des rapports sexuels – plus frappante à l'époque qu'aujourd'hui – les deux volets, jaune et bleu, de *Je suis curieuse*, entremêlent, dans un brouillage permanent entre réalité et fiction, enquête sociologique sur la société de classe et la sexualité, autoportrait intime, peinture de la société suédoise à l'heure de l'anti-impérialisme et du pari de la non-violence, mise en abyme du film en train de se faire – avec Vilgot Sjöman lui-même dans le rôle du réalisateur – et demeurent un témoignage exemplaire d'un cinéma polyphonique et politique en liberté. – JK

LA CHINOISE

Jean-Luc Godard / France / 1967

Ce film de 1967 est un film de 1968. Ses idées sortent du *Petit Livre rouge* de Mao. Cinq jeunes gens passent leurs vacances d'été dans un grand appartement parisien en débattant des enjeux du

marxisme-léninisme et de la Révolution culturelle chinoise. S'y trouvent l'étudiante Véronique (Anne Wiazemsky), l'acteur Guillaume (Jean-Pierre Léaud), le peintre Kirilov (Lex De Bruijn), la paysanne Yvonne (Juliet Berto) et le scientifique Henri (Michel Séméniako). Comme les couleurs (bleu, rouge et jaune), il y a des triades où chacun vit ses contradictions : anarchiste, prochinois ou prosoviétique, accusant l'autre d'être réactionnaire, révisionniste ou fasciste. Slogans et langue de bois le disputent aux déchainements des formes, de la mise en scène au montage en passant par la distanciation. C'est du Godard à la puissance dix, à la fois léger et sérieux. La révolution n'est pas un diner de gala, certes, mais l'art rend visible la réalité, comme le prouvera ce film prémonitoire. – AR

LOIN DU VIETNAM

Chris Marker, Jean-Luc Godard, Joris Ivens, William Klein, Claude Lelouch, Alain Resnais, Agnès Varda / France / 1967

Et aussi : Folon, Topor, Legrand, Béjart, Semprun, Maspero... À l'évidence, Marker nous manque. S'il fallait deux films pour dire l'avant et l'après 1968, on pourrait choisir celui-ci pour l'avant (l'opposition à l'impérialisme américain) et *Le fond de l'air est rouge* (1977) pour l'après. Ni l'un ni l'autre n'ont été filmés par Marker. Peu importe, ils sont essentiels, follement lucides... Préfigurant les films collectifs, *Loin du Vietnam* comporte en sa partie médiane deux segments extraordinaires. Celui de Resnais met en scène un monologue de Bernard Fresson qui illustre la mauvaise conscience du moment ; celui de Godard, un monologue en voix off du cinéaste, dit tout le cinéma, son rôle, sa force, sa

position au monde : « Plutôt que d'essayer d'envahir le Vietnam, (...) c'est au contraire laisser le Vietnam nous envahir et se rendre compte quelle place il occupe dans notre vie de tous les jours. » Présenté d'abord au Festival de Montréal en août 1967, il aura sa première en France à la Rhodiacéta devant les ouvriers. Un cinéma militant qui ne craint pas de se remettre en question. – PG

PRIVILEGE

Peter Watkins / Royaume-Uni / 1967

Pour son premier film, le très politique Peter Watkins fait appel à un chanteur rock (Paul Jones du groupe Manfred Mann) et à une covergirl (Jean Shrimpton) pour raconter l'histoire d'un chanteur populaire manipulé par le gouvernement de son pays. Dans ce film de politique-fiction, le cinéaste pointe du doigt les dérives fascistes de la société capitaliste. L'action du film se situe au début des années 1970. – RD

SOLEIL Ô

Med Hondo / France-Mauritanie / 1967

Tourné avec un petit budget sur quatre ans, ce premier film de Hondo raconte l'histoire d'un immigrant africain à la recherche de ses ancêtres gaulois. Mais en fait, c'est un manifeste dénonçant une nouvelle forme d'esclavagisme des travailleurs noirs méprisés, humiliés, rejetés, et qui les appelle à un soulèvement. Critique du racisme, du colonialisme, ce film est un cri contre l'indifférence. – AR

BLACK PANTHERS

Agnès Varda / France / 1968

En 1968, Agnès Varda, qui demeure à Los Angeles, a le flair de suivre un conseil

de son ami Tom Luddy: « Tu devrais te rendre à Oakland, bien des choses se passent les dimanches, aux rallyes des Black Panthers. » À l'heure où Huey P. Newton, le cofondateur du mouvement, est en prison, Varda y tournera pratiquement seule, l'espace d'un mois, tous les dimanches. Elle s'intéresse à Newton, à son programme et au rôle des femmes au sein des Black Panthers. – RE

GRANDS SOIRS ET PETITS MATINS, MAI 68 À PARIS

William Klein / France / 1968

Dans le Quartier latin, caméra à l'épaule, William Klein filme la rue: la prise de parole des Parisiens, l'affrontement des idées dans les assemblées, les manifestations, les barricades, la jubilation des grands soirs et les petits matins blêmes. Composé de rushes, les extraits chapitrés composent un moyen métrage qui, dans sa forme finale, devait constituer un document de synthèse. Inachevé, le film n'en capte pas moins magnifiquement le frémissement enivrant de l'histoire en action. – GG

If...

Lindsay Anderson / Royaume-Uni / 1968

Palme d'or opportune (en 1969), *If...* décrit le quotidien asservissant d'une *Public School* et l'insurrection violente d'une poignée d'étudiants exaspérés par le traditionalisme du système éducatif britannique. Lindsay Anderson dynamite un à un les piliers de la société anglaise, jusqu'à une fusillade finale où sont massacrés les tenants de l'autorité (religion, armée, aristocratie), faisant du film un des symboles de la contre-culture des années 1960. – DD

LA FIANCÉE, LA COMÉDIENNE ET LE MAQUEREAU

Jean-Marie Straub, Danièle Huillet / Allemagne de l'Ouest / 1968

Straub a fait ce court métrage en hommage aux militants de Mai 68, a-t-il dit, lui, éloigné de la France, exilé en Allemagne. Il met en scène Lilith (Lilith Ungerer) à la solde d'un maquereau (R. W. Fassbinder), qui s'éprend de Jacques, un acteur noir (Peer Raben), et décide de liquider son proxénète. La première partie est un long travelling sur des prostituées dans les rues de Munich; la deuxième: une pièce de théâtre de Ferdinand Bruckner concentrée en 10 minutes (en un seul plan sur un plateau de théâtre); la dernière est composée d'une course-poursuite, du mariage de Lilith, d'un dialogue entre le fiancé et la comédienne, de l'assassinat du souteneur et de la comédienne récitant une poésie de Juan de la Cruz. C'est une œuvre sur la violence, le désir, le travail, pour un spectateur libre, éveillé. En rupture avec tout ce qui se fait dans le cinéma. Et si c'était ça, la politique, la révolution? – AR

LA PENDAISON

Nagisa Oshima / Japon / 1968

Inspiré par l'exécution en 1958 de Chin-u Ri, un Coréen né au Japon accusé du meurtre d'une écolière, le film débute par des statistiques et une déclaration du cinéaste affirmant que la majorité des Japonais soutenant la peine de mort n'ont jamais assisté à une exécution. Une telle introduction pourrait laisser supposer un pamphlet. *La pendaison* est cela, mais bien plus encore. Contrairement à certains de ses confrères, Oshima n'a jamais adhéré à aucune idéologie politique. Associé

à l'extrême gauche, il a toujours développé ses propres idées qui, en fin de compte, étaient beaucoup plus radicales que celles des mouvements de l'époque. En multipliant les points de vue et les niveaux de réalité afin de déconstruire le racisme et les inégalités systémiques de la société japonaise, Oshima réalise une farce absurde qui se termine sur une condamnation sans appel de l'idée même d'identité nationale. Aux antipodes des révoltes utopiques de la fin des années 1960, c'est l'un des contes les plus cruels du cinéma. – BD

LE 17^E PARALLÈLE

Joris Ivens, Marceline Loridan / France-Vietnam / 1968

Classé comme film de propagande à l'époque parce que produit par le gouvernement nord-vietnamien, le film enregistre la vie de villageois, cachés dans des galeries souterraines, organisant leur quotidien sous les bombes américaines. Le résultat est une dénonciation de la guerre sous toutes ses formes. – AR

LE GAI SAVOIR

Jean-Luc Godard / France / 1968

Réalisée après *La Chinoise* – elle en est en quelque sorte une suite et annonce *Vent d'Est*, produite par l'ORTF qui la censurera –, cette œuvre porte essentiellement sur le discours de la révolution. Discours que tiennent moins Patricia (Juliet Berto) et Émile (Jean-Pierre Léaud) que les images mélangeant affiches, dessins, photographies et une bande-son saturée de voix, de sons, de musique, qui le rendent, à la fin, accessible, car détournée, comme toujours chez Godard, vers une méditation sur le cinéma. – AR

LES ARTISTES SOUS LE CHAPITEAU: PERPLEXES

Alexander Kluge / Allemagne / 1968

Enfant de la balle, Leni Peikert est une artiste rebelle et obstinée. Dans *Les artistes*, le cirque représente un microcosme social que l'héroïne de Kluge entend réformer. Ses idéaux se heurtant sans cesse à l'ordre établi, elle ne pourra gagner sa lutte sans se plier à ses règles. Règles que le cinéaste et écrivain allemand entend bouleverser au sein d'un nouveau cinéma résolument politique, dont le morcellement narratif laisse place à l'intelligence et l'imagination du spectateur – CBM

LES ENFANTS DU NÉANT

Michel Brault / Québec / 1968

Joseph LeBorgne est un paysan breton qui crève sur sa petite ferme ; pour survivre, il devient ouvrier dans la grande usine Citroën à 60 kilomètres de chez lui. Chaque matin il prend le car pour aller travailler à l'usine ; chaque soir il reprend le car pour revenir travailler à la ferme. Filmé en 35 mm, dans un noir et blanc magnifique, ce film, fondé sur la complicité amicale de Brault avec Joseph, est plus actuel que jamais. – RD

L'ESPRIT DU TEMPS

Johan van der Keuken / Pays-Bas / 1968

Contre-culture, mobilisation contre la guerre du Vietnam, lutte contre la violence sociale et politique, c'est « l'esprit du temps » que le cinéaste hollandais, avec sa lucidité habituelle, tente de diagnostiquer. Laissant l'objectivité au vestiaire, van der Keuken est aux côtés des *provos* quand la police d'Amsterdam vient les déloger d'un édifice qu'ils squattaient.

L'ultime plan du film semble néanmoins poser la question : « Et après ? » – RD

L'ÉTÉ

Marcel Hanoun / France / 1968

Par le plus expérimental des cinéastes français, ce film de 66 minutes fait partie d'une tétralogie, « Les saisons ». Il est composé de fragments qui sont autant de moments vides et répétitifs dans l'existence d'une jeune femme (Graziella Buci) réfugiée à la campagne après le mois de mai, attendant son compagnon (Pierre-Henri Deleau). L'ordre des images, sur lesquelles se superposent des phrases sur le désir et la réalité (irréconciliables), paraît aléatoire, ce qui donne un film complètement déconstruit, interrogeant le langage cinématographique. – AR

L'HEURE DES BRASIERES

Fernando E. Solanas, Octavio Getino / Argentine / 1968

Ce film manifeste, divisé en trois grandes parties sur plus de quatre heures, porte sur le néocolonialisme, le sous-développement des pays latino-américains et la guérilla nécessaire à la libération des peuples, en partant de la situation politique de l'Argentine sous dictature militaire. Anti-impérialiste, tiers-mondiste à la sauce nationalo-péroniste, l'œuvre s'avère novatrice sur le plan du montage. Durant les événements d'Octobre, la copie du film sera cachée sous les toits du cinéma Verdi pour échapper aux perquisitions de la GRC ! – AR

MARIE POUR MÉMOIRE

Philippe Garrel / France / 1968

Échaudé par la non-diffusion d'Anémone, un film qu'il avait réalisé pour la télévision, Philippe Garrel passe à la

vitesse supérieure dans sa critique du cinéma spectacle. Tout résumé de *Marie pour mémoire* ne peut qu'en affadir les désordres et les éclats qui perdent le spectateur dans des références chrétiennes comme autant de fausses pistes. Plus blanc que noir, blanc comme la robe de mariée de Marie, comme les draps et les blouses des infirmiers de l'hôpital psychiatrique, ce film insurrectionnel crie un état perpétuel de solitude et l'attente d'une folie libératrice. – JK

MONTEREY POP

D.A. Pennebaker / USA / 1968

En filmant un petit festival de musique pop organisé en juin 1967, Pennebaker a popularisé à la fois une nouvelle façon de faire du documentaire et un moment crucial de la culture américaine. *Monterey Pop*, qui fait la part belle aux performances endiablées de Jimi Hendrix, Ravi Shankar et Otis Redding, immortalise l'accession de musiciens non blancs au sommet de la culture populaire. Les lendemains ne seront pas nécessairement roses, mais plus rien ne sera comme avant. – BD

SAINT-JÉRÔME

Fernand Dansereau / Québec / 1968

Film phare du programme Société nouvelle de l'ONF, *Saint-Jérôme* est une véritable enquête sociologique dont Dansereau est le responsable sur le terrain : en voix off, il nous présente les intervenants, commente et complète leurs témoignages, au besoin élargit l'analyse. Le propos s'élabore en 4 chapitres et est périodiquement résumé en une complainte de Georges Dor. L'équipe ayant séjourné dans la ville du 5 février

au 1^{er} novembre 1967, des complicités se sont créées, notamment avec les militants du Mouvement des travailleurs chrétiens et leur conseiller, le chanoine sociologue Jacques Grandmaison. Le film valorise la parole des ouvriers qu'il oppose explicitement aux discours creux des hommes politiques. À 50 ans de distance, le film est nécessairement daté, mais demeure passionnant comme témoignage d'une époque, des idées qui l'animaient et du désir des cinéastes d'en rendre compte. – RD

TAIRE DES HOMMES

Pierre Harel et Pascal Gélinas / Québec / 1968

Dans ce moyen métrage documentaire, le futur chanteur d'Offenbach et le fils du « père du théâtre québécois » (Gratien Gélinas) captent les témoignages d'individus arrêtés le 24 juin 1968. Une date dont on se souvient aujourd'hui comme du « lundi de la matraque », en raison de la répression policière et des arrestations arbitraires qui ont suivi une manifestation indépendantiste qui dégénéra. Pierre-Elliott Trudeau, premier ministre du Canada depuis deux mois (à la suite d'une course à la chefferie difficile), trône sur une tribune d'honneur et refuse de partir. Deux des 300 manifestants arrêtés lors de l'événement, Paul Rose et Jacques Lanctôt, publieront chez Parti pris un complément fort pertinent à ce film réalisé et monté dans l'urgence : *Le lundi de la matraque*. Ironie du sort, le 25 juin 1968, au lendemain de la manifestation, Pierre Elliott Trudeau remporte son premier scrutin, voyant ainsi son gouvernement élu majoritaire. Un film qui laisse présager les événements d'Octobre 70. – RE

THÉORÈME

Pier Paolo Pasolini / Italie / 1968

L'œuvre fait, comme presque tous les films de PPP, scandale. C'est un pamphlet – plus symbolique que concret – contre la bourgeoisie, dont la recherche de la vérité par ses membres (le père, la mère, le fils et la fille) prend des chemins tortueux pour aboutir moins à une épiphanie prolétarienne (avec la servante interprétée par Laura Betti) qu'à une révélation salvatrice, notamment homosexuelle pour le père (joué par Massimo Girotti), propriétaire d'une usine. Un élément « divin », le personnage mystérieux interprété par Terence Stamp, sèmera le désordre dans cette famille où tout semble ordonné, fonctionnel, figé. Cet ange d'une grande beauté va libérer les membres de la fratrie de leurs hypocrisies et de leurs mensonges par la connaissance et la frénésie charnelle, par le sexe comme instrument de lutte. L'affliction s'abattra alors sur eux. Austère, crue, cette parabole d'un monde perdu se prêtera par son ambiguïté à toutes les interprétations politiques et esthétiques possibles. – AR

A.K.A. SERIAL KILLER

Masao Adachi / Japon / 1969

Penseur et cinéaste radical du Japon d'après-guerre connu pour ses collaborations avec Kōji Wakamatsu et Nagisa Oshima, et plus tard pour son implication dans l'Armée rouge japonaise et son exil au Liban auprès de la résistance palestinienne, Masao Adachi réalise en 1969 ce film qui définit sa fameuse théorie du paysage. Souhaitant illustrer cette théorie marxiste selon laquelle le paysage visible qui nous entoure est l'expression pure du pouvoir politique dominant, il s'intéresse

à l'histoire d'un jeune homme de 19 ans condamné pour les meurtres de quatre personnes dans quatre différentes villes japonaises. Le film est composé d'une série d'images froides de paysages dans lesquels le meurtrier a évolué, accompagnée par la récitation sobre en voix off par Adachi des faits principaux de la vie du protagoniste. Il construit un discours accusateur envers la nation japonaise dont l'environnement aurait transformé le jeune homme en assassin. – CS

CAMARADES

Marin Karmitz / France / 1969

Le choc provoqué en lui par Mai 68 a fait naître chez Marin Karmitz la conviction qu'il ne pouvait plus filmer comme avant. Tourné en 16 mm, sur une trame légère – un Nantais sans travail migre à Paris et redécouvre la classe ouvrière sous l'angle de la lutte – *Camarades* s'affirme comme une œuvre hétérogène à ambition militante. Mêlant jeunes comédiens et non professionnels, le film, scandé par des couplets chantés qui en résument les enjeux, comporte de longs moments strictement documentaires, captant la masse des ouvriers, tentant de saisir le travail à la chaîne ou un débat à la suite d'une projection de *L'heure des brasiens*, documentaire de l'Argentin Fernando Solanas, dont, juste avant, on a vu un large extrait ; il y est question d'une usine de textile occupée, dont la gestion, entièrement reprise par les ouvriers eux-mêmes, a amélioré tant la qualité de leur production que celle de leurs conditions de travail. Ce modèle a valeur d'entraînement. La classe ouvrière doit avoir conscience de sa force, figurée par un enchaînement de sorties d'usine

conclu par *l'Internationale*. L'œuvre est aussi un film-tract. – JK

ICE

Robert Kramer / États-Unis / 1969

Seul film de fiction du groupe américain Newsreel, c'est aussi le premier long métrage de Robert Kramer. Le film n'en est pas moins une entreprise collective. Politique-fiction, se déroulant à une époque future où les États-Unis, devenus un état policier, sont en guerre contre le Mexique, le film (en 150 minutes) décrit, dans un style « cinéma direct », New York en pleine guérilla urbaine. Objet de dissensions au sein du groupe, le film ne fut jamais distribué par Newsreel. – RD

LA FIANCÉE DU PIRATE

Nelly Kaplan / France / 1969

Une jeune femme à la beauté sauvage et sulfureuse vend ses charmes pour venger sa mère exploitée par les notables d'un petit village. Cette satire grinçante d'une France veule et corsetée vaut surtout pour la prestation d'une Bernadette Lafond décomplexée qui embrase l'écran. Les honnêtes gens n'ont qu'à bien se tenir : interdit aux moins de 18 ans à sa sortie, le film fit scandale. Proche du surréalisme, Nelly Kaplan, la rebelle inclassable, ouvre la voie au cinéma des femmes. – GG

LE SANG DU CONDOR

Jorge Sanjinés / Bolivie / 1969

Dans sa dénonciation de l'impérialisme américain – une mission scientifique s'installe sur les plateaux andins et, sous prétexte d'examen médicaux, stérilise les femmes –, le réalisateur s'attache à décrire le drame d'une famille quechua.

La fiction, qui aurait pu être proche du film de propagande, s'en éloigne par sa compréhension sensible des Indiens, de leur vie difficile, de leurs croyances et, surtout, du mépris dont ils sont victimes dès qu'ils descendent de la montagne (le chef quechua doit se faire soigner dans la capitale). L'œuvre, forte et belle, participe à l'époque de la ferveur des gens de gauche pour les mouvements politiques et sociaux latino-américains. – AR

LE TEMPS DE VIVRE

Bernard Paul / France / 1969

À partir de la vie d'un couple de banlieue, ce long métrage décrit les travers de la société de consommation qui anesthésie la vie. Le film vaut aussi pour la peinture juste et nuancée du milieu ouvrier qu'il brosse, fait rare dans le cinéma français de cette période. À l'heure de la soi-disant civilisation des loisirs et de la libération des mœurs, Bernard Paul dénonce l'aliénation du travail et son emprise sur le quotidien. Mise en scène effacée, interprétation sensible de Marina Vlady et Frédéric de Pasquale, chanson de Georges Moustaki qui a traversé les époques : *Le temps de vivre* est un film à redécouvrir. – GG

MEDIUM COOL

Haskell Wexler / États-Unis / 1969

Voici l'une des œuvres essentielles de la fin des années 1960. Conçu au départ comme un drame naturaliste sur le quotidien d'une mère monoparentale d'origine modeste de Chicago et la crise éthique d'un cameraman spécialisé dans les faits divers, *Medium Cool* du directeur photo Haskell Wexler est, au final, un film hybride où le réel et la fiction se vampirisent l'un l'autre.

Influencé tant par les expérimentations de Godard que par ses propres expériences de cameraman documentaire, Wexler plonge au cœur des tensions raciales et sociales qui secouent l'Amérique de 1968 en intégrant dans son récit les émeutes générées par les primaires démocrates, un concert des Mothers of Invention et une rencontre tendue avec de véritables activistes afro-américains. Tourné quelques mois après les assassinats de Martin Luther King et Robert Kennedy, ce drame présente un pays déboussolé, au bord de l'explosion et observe avec justesse la montée de la contre-culture, la crise des médias populaires et l'éveil politique des déshérités. – BD

PORCHERIE

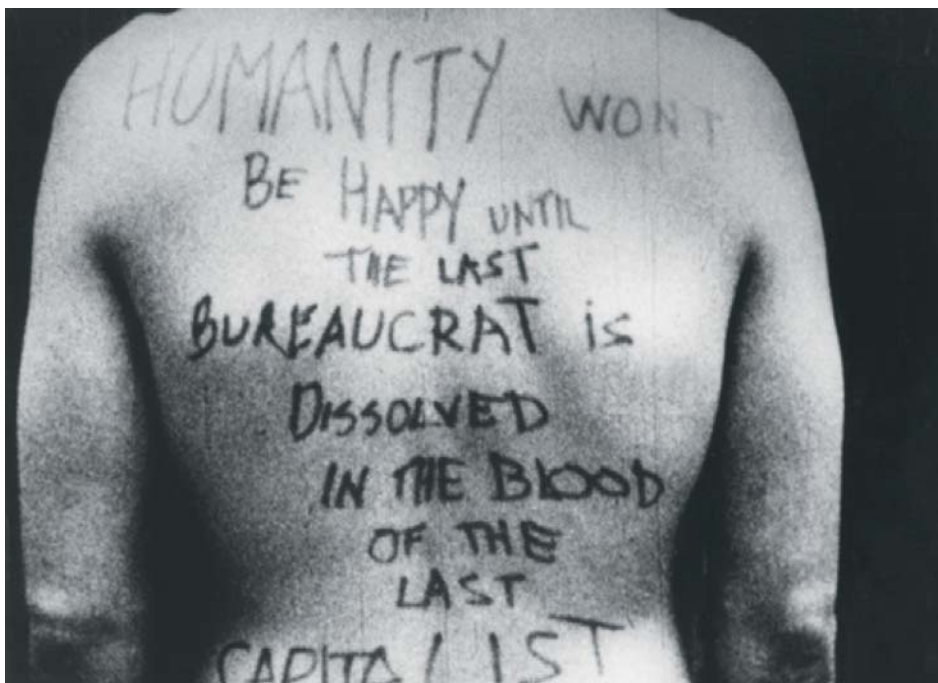
Pier Paolo Pasolini / Italie / 1969

Alternance de deux récits séparés par un millénaire (le Moyen Âge et l'Allemagne contemporaine), le film donne une image sombre de l'humanité. Il peut être lu comme une démonstration sur le capitalisme et le nazisme, deux systèmes viables pour les politiciens : industrialisation et barbarie vont bien ensemble. C'est un film sur l'abjection porté par la métaphore du cannibalisme : la société dévore ses membres en les aliénant – ce qui peut correspondre à un discours politique (de type marxiste), mais qui penche aussi vers la métaphysique (de type évangéliste). Un ton désespéré pour une œuvre d'une singularité puissante. – AR

PROLOGUE

Robin Spry / Québec / 1969

Cette fiction onéfiennne campée à Montréal – premier film canadien à avoir été sélectionné à la Mostra de Venise



↑ Porcherie de Pier Paolo Pasolini (1969)
→ Ice de Robert Kramer (1969)

↑ **United Red Army de Kōji Wakamatsu (2007)**
→ **If... de Lindsay Anderson (1968)**





↑ Maidan de Sergei Loznitsa (2014)
→ 24 heures ou plus de Gilles Groulx (1977)



↑ Le diable probablement de Robert Bresson (1977)
→ Portrait d'une jeune fille de la fin des années 60 à Bruxelles de Chantal Akerman (1994)



– utilise un banal triangle amoureux entre jeunes militants comme prétexte pour exposer l'inévitable clash entre l'idéalisme de la jeunesse et un monde en pleine transformation, où la violence culmine lors de la Convention démocrate de 1968. Aussi aperçus dans le film : William S. Burroughs, Jean Genet, Allen Ginsberg et Abbie Hoffman. – RE

CHARLES MORT OU VIF

Alain Tanner / Suisse / 1970

Si on veut savoir quelles ont été les retombées politiques et culturelles de Mai 68 dans la vie quotidienne, il faut voir ce premier long métrage de Tanner mettant en scène Charles Dé (François Simon), un entrepreneur en horlogerie (naturellement !) qui décide de tout lâcher avec la complicité de sa petite-fille et d'un couple de marginaux. C'est une fiction sur le refus de la société, du conformisme, d'une vie tracée d'avance ; sur la volonté de changer le monde de l'intérieur ; sur la résistance, la vraie, celle de la pensée. C'est surtout un film profond où l'humour et la fantaisie prennent le pas sur la désillusion (Charles est enfermé à l'asile par son fils) – qui n'est qu'apparente. – AR

LE MÉPRIS NAURA QU'UN TEMPS

Arthur Lamothe / Québec / 1970

Lamothe va à la rencontre des travailleurs de la construction (à la taverne, sur les chantiers), écoute leur parole et enregistre leur révolte. L'effondrement de l'échangeur Turcot et ses morts comme la marche sur l'université McGill encadrent ces propos dénonciateurs des conditions de travail et du chômage toujours menaçant qui constituent le quotidien des ouvriers. Film « méditatif »,

selon les vœux du cinéaste, qui voulait dénoncer l'aliénation des citoyens par rapport au pouvoir, *Le mépris* fut souvent pris à partie à gauche où l'on y voyait néanmoins « les prémisses d'un cinéma de combat. » La projection du film débute habituellement par un court métrage muet, *Un homme et son boss*, sorte d'accident de tournage qui permet à Lamothe et à son cameraman Guy Borremans d'observer avec ironie les rapports entre un ouvrier de la voirie et son contremaitre. – RD

LEO THE LAST

John Boorman / Royaume-Uni / 1970

Leo (Marcello Mastroianni), l'ultime rejeton d'une aristocratie anglaise agonisante, se découvre riche propriétaire d'un quartier prolétaire de Londres peuplé d'ouvriers, de proxénètes et de familles noires démunies. Idéaliste et désintéressé, Leo décide contre l'avis de ses conseillers de venir en aide aux habitants de la rue, provoque une révolte populaire qui terrorise la bourgeoisie locale et met à sac sa demeure familiale. John Boorman, qui a toujours été attentif à la lutte des classes et au choc des civilisations (*Zardoz*, *The Emerald Forest*, *The General*), réalise ici un des films les plus anticonformistes et les plus politiquement ambitieux de sa carrière. *Leo the Last* est surtout une parabole marxiste irrévérencieuse et psychédélique : s'il y a du Fellini derrière les scènes de diners mondains se transformant en orgies paillardes, il y a aussi du Renoir – celui de *La Règle du jeu* – derrière cette galerie de personnages bigarrés, issus de différentes classes sociales. – DD

TERRY WHITMORE, FOR EXAMPLE

Bill Davies / Suède / 1970

Devant la caméra de Bill Brodie, cinéaste canadien installé à Londres qu'il rencontre sur le tournage d'un film de Peter Watkins en Suède, un jeune homme se raconte. Terry Whitmore a 21 ans, il est Noir et a fait la guerre du Vietnam où il a été blessé avant d'être décoré sur son lit d'hôpital. Lors de sa convalescence au Japon, il déserte et se réfugie dans les pays scandinaves. Ce film antimilitariste dresse le portrait d'un jeune garçon qui accède à une conscience politique à travers la parole et la description de ses actes. Tourné en six nuits, le film livre par bribes la personnalité attachante d'un individu qui n'a peut-être rien d'un être d'exception, mais n'en devient pas moins un sujet exemplaire dans le contexte du Vietnam et de la question raciale aux États-Unis. – GG

THE STRAWBERRY STATEMENT

Stuart Hagmann / États-Unis / 1970

Idéaliste, un jeune étudiant en vient à se politiser alors que le campus de Columbia est occupé pour dénoncer les liens de l'université avec la finance et la machine de guerre engagée au Vietnam. Œuvre culte de la contre-culture, le film se fait l'écho d'une révolution à venir. C'est plutôt la répression qui s'abattra sur le campus lors d'une séquence d'une brutalité terrifiante. En ouverture: Buffie Sainte-Marie interprète *Circle Game*, un texte de Joni Mitchell. – GG

ON EST AU COTON

Denys Arcand / Québec / 1970

Histoire et déchéance de l'industrie textile au Québec: luttes ouvrières, grèves, fermetures d'usines, racontées et

commentées par ceux et celles qui les ont vécues. Arcand privilégie clairement le point de vue des ouvrières et de ceux qui ont été leurs compagnons de luttes, l'opposant à la version officielle des grands patrons. Désormais considéré comme un classique du cinéma documentaire, il n'en demeure pas moins un outil de lutte et de conscientisation exceptionnel. – RD

VENT D'EST

Jean-Luc Godard, Jean-Pierre Gorin / France / 1970

Entraîné, disait-on, par le maoïste Jean-Pierre Gorin rencontré sur les barricades de Mai 68, Godard tourne «collectivement» ce western politique italien, qui est, on s'en doute, moins un film sur la lutte des classes que sur la lutte des formes, la plus juste possible (la deuxième partie du film est une critique de la première, qui tente de raconter une histoire sur le mythe d'Hollywood, avec les acteurs Anne Wiazemsky et Gian Maria Volonté). Dans cet acte de naissance du groupe Dziga Vertov, on retrouve parmi les stries et les taches sur la pellicule et à travers les mots d'ordre et une rhétorique révolutionnaire inspirée des livres d'Althusser, une recherche de la beauté simple si chère à Godard. Ce film qui voulait dénoncer le cinéma en tant que spectacle bourgeois est présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 1970. Un engin esthétique explosif. – AR

FAMILY LIFE

Ken Loach / Royaume-Uni / 1971

Dénonciation des méfaits de la répression de la médecine sur une jeune femme, Janice (Sandy Ratclif), obligée de se faire avorter et qui petit à petit s'enfoncera dans la spirale de la schizophrénie, cette fiction se veut une illustration des thèses de

l'antipsychiatrie de Ronald Laing et David Cooper. On y trouve déjà les thèmes chers au réalisateur (révolte contre l'autorité sous toutes ses formes, dans une Angleterre miséreuse, au quotidien monotone) développés postérieurement. Politique, le film l'est certainement, mais c'est surtout un drame magnifiquement maîtrisé. – AR

L'ACADIE, L'ACADIE ?!?

Michel Brault, Pierre Perrault / Québec / 1971

Vivante illustration du racisme systémique à l'encontre des Acadiens du Nouveau-Brunswick, ces francophones canadiens soumis depuis des siècles à une oppression linguistique avec un fort relent de colonialisme qui s'affiche sans vergogne, malgré le statut officiellement de leur milieu de vie où ils représentent 40 % de la population, ce film témoigne du début de la révolte du peuple à travers les revendications du mouvement étudiant, en 1968-1969, à l'Université de Moncton. La prise de conscience a déjà eu lieu, mais on part de loin : désormais, Monsieur Leblanc n'acceptera plus de se faire appeler « Mister White » ! Tombé par hasard sur ce mouvement en marche, Michel Brault, aussi cameraman ici, l'a magnifiquement saisi en faisant ressortir, au-delà des manifestations et des bains de foule révélateurs, les qualités humaines et les ressources insoupçonnées de ses principaux acteurs, ainsi que la portée universelle de leurs actions individuelles courageuses, intimement soudées à un destin collectif. – GM

LA CLASSE OUVRIÈRE VA AU PARADIS

Elio Petri / Italie / 1971

Portrait percutant d'un ouvrier (Gian-Maria Volonté, troublant) aliéné, sans

conscience de classe, soumis à la loi du travail à la chaîne ; « sa seule et véritable société, c'est l'usine », écrivait Alberto Moravia. Cinéaste de gauche, compagnon de route du parti communiste, Petri signe un film vindicatif et dénonciateur, qui est aussi une charge contre la société de consommation, thème cher au cinéaste. – RD

TAKING OFF

Milos Forman / États-Unis / 1971

Librement inspiré de la chanson « She's Leaving Home » des Beatles, *Taking Off* dresse un portrait bienveillant, drôle et ironique de la société américaine à l'orée des années 1970. Les Tyne forment une famille typique de la petite bourgeoisie new-yorkaise, avec d'un côté Larry, un père de famille qui essaie de traverser le difficile cap de la quarantaine, Lynn, se trouvant elle aussi à bout de nerfs, engoncée dans son rôle de mère au foyer, et de l'autre, leur fille Jeannie, une adolescente mutique et déboussolée, qui déserte le domicile familial pour rejoindre de jeunes hippies de Central Park. Premier film américain de Forman, *Taking Off* s'inscrit néanmoins dans la continuité de ses satires sociales tchèques. Ce film de l'entre-deux permanent oscille entre l'idéalisme fasciné du *Flower Power* et de la contre-culture, et une vision plus froide et réaliste des tensions sociopolitiques de l'époque. – CBM

24H OU PLUS

Gilles Groulx et Jean-Marc Potté / Québec / 1973

Frappé d'un interdit de parution durant quatre ans par l'ONF, ce long métrage de Gilles Groulx, coréalisé avec Jean-Marc Potté, aborde 56 sujets différents, dans

une mosaïque faite de collages et de citations. « Ce film est un suspense, car son dénouement dépend de nous tous », explique Groulx. Un pamphlet mis en musique par Offenbach, qui s'intéresse autant au Front commun intersyndical de 1972 qu'aux droits des Premières nations. – RE

KASHIMA PARADISE

Yann Le Masson, Bénie Deswarte / France / 1973

Cette enquête deviendra une référence majeure du cinéma militant, comme *L'heure des brasiers* de Solanas et Getino, cinq ans plus tôt. On est au début de la décennie 70, à l'ère d'une industrialisation forcenée. Dans cette perspective, deux événements majeurs, fort différents, sont analysés au Japon. Un : l'installation du combinat sidérurgique et pétrochimique Mitsubishi – dont les déchets toxiques iront dans la nature – qui ne suscite aucune contestation tant les codes traditionnels nippons (comme celui de l'obéissance) sont forts et servent le capitalisme. Deux : avec les préoccupations écologiques émergentes, la construction de l'aéroport Narita expropriant des milliers de paysans qui verront se multiplier les affrontements violents avec la police. Les réalisateurs ont demandé – avec raison – à Chris Marker, grand connaisseur du pays, d'écrire le commentaire qui, direct, poétique, participera du souffle et de la beauté du film. – AR

LAN 01

Jacques Doillon / France / 1973

Prolongement d'une bande dessinée de Gébé parue en 1971 qui avait valeur de manifeste, le film de Jacques Doillon en reprend l'esprit avec une jubilation

contagieuse. C'est une œuvre politique collective en forme de fable. Chacun apporte sa pierre (Alain Resnais et Jean Rouch sont au générique) à l'édifice d'un projet artisanal qui fleure bon l'air du temps. Fidèle à la maxime du bédéiste « On arrête tout, on réfléchit et c'est pas triste ! », le film célèbre l'avènement d'une ère nouvelle où le productivisme et la propriété sont abolis, l'autorité contestée et la liberté, mise en œuvre dans toutes les sphères de la société. Mot d'ordre : un pas de côté... et la vie ne sera plus jamais comme avant ! Déstructuré, le récit composé de vignettes avance en roue libre et enchante. Voir Depardieu, Miou Miou, Coluche et d'autres faire leurs premiers pas à l'écran ajoute au plaisir de cette farce qui cultive l'utopie avec l'humour du Café de la Gare. – GG

HUMAIN, TROP HUMAIN

Louis Malle / René Vautier / France / 1974

D'un côté, des visages d'ouvriers, des gestes mécaniques ; de l'autre, une grande foire commerciale. Sans commentaire ni prise de position manifeste, le film capte en cinéma direct les étapes de fabrication des voitures dans une usine Citroën, puis leur vente au Salon de l'auto à Paris. Si la présence de René Vautier à la coréalisation donne au film une indéniable couleur politique, Louis Malle poursuit ici son travail d'ethnologue, minutieux et distancié, entamé cinq ans plus tôt avec *L'Inde fantôme* (1969). – DD

JONAS QUI AURA 25 ANS EN L'AN 2000

Alain Tanner / Suisse / 1976

Sous le signe de Jean-Jacques Rousseau, Alain Tanner dénonce, une nouvelle fois, l'aliénation du travail dans une

société corsetée et inégalitaire, au sein de laquelle il dessine des poches de résistances. Un professeur d'histoire qui se penche sur les plis du temps, une caissière de supermarché qui ne fait pas payer certains des clients, une secrétaire qui veut faire capoter une spéculation immobilière, se retrouvent à esquisser une petite communauté sensible à l'écologie et à une pédagogie alternative. Un enfant naît, petite graine d'espoir : Jonas, qui aura 25 ans en l'an 2000. – JK

LE DIABLE PROBABLEMENT

Robert Bresson / France / 1977

Le Mal, grand thème bressonien, prend ici un visage plus contemporain que jamais, même trente ans plus tard, avec cette œuvre sur la destruction non seulement de la nature mais du lien social. Film écologique avant l'heure mettant en scène Charles (Antoine Monnier) qui, avec ses copains, s'inquiète du sort du monde, de la pollution à la famine, mais ne veut pas s'engager *stricto sensu*, contrairement à son ami Michel (Henri de Maublanc), un vrai militant. En posant des questions sur la société industrielle, sur l'aliénation à la consommation, sur la perte de toute conscience morale, qui aujourd'hui préoccupent beaucoup de citoyens, le cinéaste – comme tous les grands – était en avance sur son temps. Il n'a pas été véritablement compris à l'époque à cause de son style, souvent décrié. Pourtant. Son écriture, concise, directe, poétique, est celle de l'affirmation, de l'éclatante vérité ; celle d'une révélation pure, qui deviendra aussi intime qu'universelle pour chaque spectateur. Un chef-d'œuvre. – AR

LE FOND DE L'AIR EST ROUGE

Chris Marker / France / 1977

Chris Marker, en compagnie de quelques compagnons de route comme Simone Signoret et Jorge Semprun, dont les voix tressent comme un réseau polyphonique, se souvient à voix haute d'espoirs caressés aux alentours de Mai 68 et de destins tragiques : victoire des Vietnamiens, mythe du Che, élection de Salvador Allende, projet d'union de la gauche en France... Marker avait un tropisme particulier à l'égard de l'Amérique latine et sa mémoire est sélective et affective. La fixation qu'il fait sur les partis communistes colore le film d'une dimension quelque peu archaïque tant la plupart des figures qui les incarnent sont aujourd'hui en bonne part oubliées et que ce qui subsiste d'une force autrefois centrale ne pèse plus rien. L'habileté du montage, en juxtaposant, par exemple, des plans d'Eisenstein avec des images d'actualités ou documentaires puisées à différentes sources, fait aussi du *Fond de l'air est rouge* une réflexion brillante sur la représentation, mais à laquelle on serait bien en peine de donner un sens définitif. – JK

L'UNE CHANTE, L'AUTRE PAS

Agnès Varda / France / 1977

Comédie musicale féministe se déroulant du début des années 1960 au milieu des années 1970, le film suit les parcours différents de deux femmes, l'une chanteuse dans un groupe militant, l'autre mère célibataire, toutes deux luttant à leur manière pour leur place dans la société. « S'il y a une lutte racontée dans ce film, c'est celle pour la contraception, pour la liberté sexuelle ou corporelle des femmes. Dans l'histoire de cette lutte, le

procès de Bobigny – qui a abouti à la loi Simone Veil autorisant la contraception – est plus important que 68 ». (Agnès Varda) – CS.

MOURIR À TRENTE ANS

Romain Goupil / France / 1982

Avec le recul, le premier film de Romain Goupil présenté à la Semaine de la critique à Cannes en 1982 (il y a reçu la caméra d'or) n'a rien perdu ni de sa pertinence politique ni de sa puissance d'émotion. Il allie vidéos d'amateurs et documents d'archives pour tracer le portrait d'une certaine jeunesse militante de Mai 68 engagée dans les groupes d'extrême gauche et les Comités d'action lycéens. Mais c'est surtout le récit d'une longue amitié d'enfance qui unit Romain Goupil et Michel Recanati, amitié qui, à la suite du suicide de ce dernier, se clôt dans le deuil comme les rêves de toute une génération désillusionnée par le retour à l'ordre. Entre lucidité et lyrisme, l'œuvre est le testament révolutionnaire d'une époque aussi exaltante que dévastatrice. « Il faut que ce film existe pour que mon copain survive à cette mort », disait Goupil. C'est là le cri du cœur qui hante le beau noir et blanc granuleux de cette ode à l'insurrection. – GG

LA COULEUR EN CERCLÉE

Serge et Jean Gagné / Québec / 1985

Ce film sur la difficulté d'être artiste sous les diktats de l'industrie culturelle faillit ne jamais advenir, faute de moyens et d'appuis des organismes subventionnaires. Dans un revirement de situation inattendu, il valut aux frères Gagné le prix SOGIC, en 1987. Œuvre militante qui utilise les codes du documentaire tout en

pulvérisant les structures narratives et en citant abondamment (Lautréamont, Gauvreau, Borduas, Villon, etc.), ce film aux références et à l'esthétique campées dans la contre-culture dans sa première acception se résume assez bien à cette phrase de Patrick Straram : « Il ne peut y avoir création sans se risquer à des extrêmes. Mais les extrêmes peuvent délabrer l'organisme, faire éclater la pensée. » Un portrait de l'« étouffante modernité », par deux créateurs qui, de leur propre aveu, ont accepté de ne plus avoir peur ni de la police ni du Bonhomme Sept Heures, et de parler dans la société, sans être d'accord avec ses modèles. – RE

PORTAIT D'UNE JEUNE FILLE DE LA FIN DES ANNÉES 60, À BRUXELLES

Chantal Akerman / Belgique / 1994

Un jour de 1968, Michelle décide de tout arrêter. Elle quitte l'école et va au cinéma où elle rencontre Paul, un jeune Français déserteur. Tous deux déambulent et devisent dans Bruxelles, cherchant leurs marques dans une société où ils étouffent. Le désir se met de la partie, mais pour Michelle, il ne sera pas là où elle l'attendait. Au petit matin, elle sera autre et plus en accord avec elle-même. Tiré de la très belle série *Tous les garçons et les filles de mon âge* initiée par Arte, le film irradie toute la force et la finesse du regard d'une réalisatrice qui, dès son premier court métrage (*Saute ma ville*, 1968) s'est imposée dans le mouvement de la modernité cinématographique – GG

COÛTE QUE COÛTE

Claire Simon / France / 1995

Tous les membres d'une PME jouent ici leur propre rôle dans la survie de leur

entreprise, tant qu'on ne sait plus si on est dans un documentaire ou une fiction. Une boulangerie en région niçoise est en pleine déconfiture, le patron et les employés, qui sont tous tunisiens d'origine, tentent de la sauver. « C'est la comédie tragique du travail », dit la réalisatrice qui a suivi durant six mois cette lutte. Une mise en scène d'une utopie coopérative qui semble réchappée de justice, dix-sept ans plus tard, de Mai 68. Vivante, juste, intime. – AR

REPRISE

Hervé Le Roux / France / 1996

Probablement l'un des plus beaux films sur Mai 68, aussi passionnant qu'il est haletant, puisqu'il prend la forme d'une enquête sur une jeune femme qui refuse de retourner travailler aux usines Wonder après une longue grève. L'extrait d'une séquence de 10 minutes intitulée « La reprise du travail aux usines Wonder » tournée en juin par deux étudiants de l'IDHEC montre cette femme en pleurs qui crie sa révolte. Pour elle, Mai était un espace d'espoir. Le réalisateur interviewe trente ans plus tard les ouvriers et les militants qui l'ont connue. Il ne retrouvera pas l'ouvrière en colère. Solide et poignant. – AR

LE PORNOGRAPHE

Bertrand Bonello / France-Canada / 2001

Dans les années 1970, Jacques (Jean-Pierre Léaud) réalise des films pornographiques, un acte politique voire anarchiste à l'époque. L'homme s'étiole comme la société à l'aube du XXI^e siècle. Il quitte alors sa compagne, renoue avec son fils et construit une nouvelle maison. « L'Histoire, c'est la passion des fils qui

voudraient comprendre les pères. » La citation de Pasolini clôt le film. Bonello est fils de 1968, Léaud est le ciné-fils de la Nouvelle Vague. Tout se tient. – PG

LES AMANTS RÉGULIERS

Philippe Garrel / France / 2005

Ce film inhabituellement long (3 h 03) chez ce cinéaste montre un jeune couple formé d'un poète (Louis Garrel) et d'une apprentie sculptrice (Clotilde Hesmel), qui se sont rencontrés en mai. Ils se sont vus, se sont aimés, avec les barricades, les pavés, les CRS, les gaz lacrymogènes, la nuit, surtout, comme un tableau abstrait. Ils vivent dans la fièvre ce moment de révolte avec d'autres gens, bohèmes comme eux, qui, un an plus tard, tout en fumant de l'opium, discutent de ce rêve brisé qu'est Mai 68. Pas de nostalgie ici, pas de mythification des jours glorieux, pas d'amertume non plus. Dans ce film en noir et blanc, qui pourrait s'appeler *Les hautes solitudes* (autre film du réalisateur, de 1974), les amoureux sont des fantômes sortis des films de Murnau (ou de Cocteau, ou d'Eustache) ; le romantisme est un éclat de lucidité ; le désir est une insurrection qui n'est réductible qu'à soi-même ; le vrai discours révolutionnaire est celui de ce cinéma de poésie pratiqué par Garrel. – AR

UNITED RED ARMY

Kōji Wakamatsu / Japon / 2007

Connu dans un premier temps pour ses *pinku eiga* (films érotiques, Kōji Wakamatsu est l'un des cinéastes en colère de la Nouvelle Vague nipponne (1950-1960) qui propose une contre-histoire du récit national. Il s'intéresse ici à une prise d'otages

perpétrée en 1972 par de jeunes insurgés, partisans de la lutte armée. Ce docufiction en trois parties est une incursion passionnante dans les milieux révolutionnaires des années 1960-1970 qui fustige aussi bien le dévoiement des idéaux collectifs que la violence d'État. Faisant appel à différents régimes d'image (matériel d'archives notamment), le film est un huis clos terrifiant qui démonte les mécanismes d'un combat mené pour une cause bientôt pervertie par un désir de fusion totalitaire. Tout en s'interrogeant sur son propre parcours d'activiste, Wakamatsu revisite un pan méconnu de l'histoire du Japon et montre de façon percutante que le cinéma peut être une redoutable arme politique. – GG

NÉS EN 68

Olivier Ducastel, Jacques Martineau / France / 2008

Comme son titre le suggère, le film raconte la venue à l'âge adulte – et à la politique – de jeunes gens à partir de Mai 68. La révolte a changé la vie de Catherine (Laeticia Casta), Yves (Yannick Rénier), Hervé (Yann Tregouët) et leurs amis. Ils fondent une communauté à la campagne, ont des enfants, vivent l'élection de Mitterrand, la chute du Mur, la lutte homosexuelle, l'arrivée du sida, la défense des sans-papiers, etc. Espoirs et déceptions les marquent. S'étendant sur quarante ans, cette fresque modeste, mais pleine d'affects, est émouvante. – AR

APRÈS MAI

Olivier Assayas / France / 2012

En 1971, le rêve de 1968 est loin derrière. Certains pensent à la lutte armée. Gilles, lui, choisit de se consacrer à l'art. Ce sera

sa révolution personnelle, son ancrage dans le monde. Récit d'apprentissage en partie autobiographique, le film s'attache à décrire la fragilité des choix individuels avec la délicatesse d'un peintre. Charnelle et frémissante, la mise en scène suit avec un souffle romanesque qui ne se dément pas le parcours d'une jeunesse en quête d'elle-même. Poignant comme les fondus au noir entre les chapitres où se cristallise le temps qui passe... et jamais ne reviendra – GG

JE SUIS LE PEUPLE

Anna Roussillon / France / 2014

Alors que les images spectaculaires des révolutions successives de la place Tahrir envahissent les écrans de télévision, Anna Roussillon, Française élevée en Égypte, choisit plutôt de s'intéresser au contrechamp offert par une famille de paysans de la vallée de Louxor, à des centaines de kilomètres du Caire. Pendant trois ans, ces villageois font l'expérience de la démocratie, ses espoirs et ses déceptions, devant leur poste de télévision, tout en débattant avec humour et complicité avec la cinéaste des bouleversements politiques du pays. – CS

MAÏDAN

Sergei Loznitsa / Ukraine-Pays-Bas / 2014

Monumental portrait de la révolution ukrainienne en marche signé par le maître national Sergei Loznitsa, le film prend le contre-pied des habituelles images de manifestations tournées caméra au poing, leur préférant de larges plans statiques qui décomposent les mécaniques de foule. Tournant de la fin 2013 à mars 2014 sur la place éponyme de Kiev, Loznitsa se détourne

de la complexité géopolitique des événements – et de la partisanerie à laquelle on pourrait s'attendre de la part d'un auteur ukrainien – pour observer rigoureusement le soulèvement populaire comme phénomène socioculturel. – CS

UNE JEUNESSE ALLEMANDE

Jean-Gabriel Périot / France / 2015

S'appuyant sur un montage virtuose d'images d'archives visuelles et sonores, sans voix off, le cinéaste retrace l'histoire de la Fraction armée rouge (groupe Baader-Meinhoff), de sa genèse (les années militantes 1965-1970) jusqu'à sa radicalisation et la mort de ses protagonistes. Film majeur, il résonne plus que jamais sur aujourd'hui en pointant notamment les mécanismes du basculement dans la violence, terrorisme comme violence d'État, et sur le rôle des médias. – PG

CEUX QUI FONT LES RÉVOLUTIONS À MOITIÉ NE FONT QUE CREUSER UN TOMBEAU

Mathieu Denis et Simon Lavoie / Québec / 2016

Klas Batalo, Giustizia, Tumulto et Ordine Nuovo... Lutte des classes, Justice, Tumulte et Ordre nouveau... Les noms de guerre des quatre jeunes protagonistes aux lendemains du Printemps érable (2012) illustrent bien les sentiments contrastés de notre époque. Dominés dans ce cas par un mélange de colère et d'impuissance, nos quatre apprentis révolutionnaires rejouent à la manière d'une tragicomédie l'attente du grand soir et semblent jugés très sévèrement par les cinéastes. C'est la célèbre phrase de Marx : « Hegel fait quelque part cette

remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce. » Pourtant, ce serait dommage de ne pas voir là également un film porté par un véritable désir d'émancipation et d'insurrection. Ce film hors-norme, par sa longueur, par son foisonnement, ambitieux, généreux et libre, est aussi là pour dire que le combat continue... sous l'égide de Saint-Just ! – PG

NO INTENSO AGORA

João Moreira Salles / Brésil / 2017

Ce magnifique documentaire à la mélancolie diffuse traversé par le deuil est une réflexion sur le passage du temps et les images. Celles des films de famille qui montrent la mère du cinéaste visitant la Chine en 1966 et celles des archives de Mai 68 d'où émerge une mémoire sociale des plus prégnantes. Partant de la figure maternelle qui succombe au charme de l'inattendu dans la Chine de Mao et l'évocation de plusieurs icônes des insurrections de 1968 (Cohn Bendit, Jan Palach et le Printemps de Prague), la voix off de João Moreira Salles tisse un récit subjectif aux multiples résonances où l'intime et le monde se répondent par la grâce du montage. Que reste-t-il des révolutions sinon la fulgurance des instants (« l'intense maintenant » du titre) vécus dans la perfection du moment ? C'est cette postérité des images et « leur épaisseur d'éternité » que le film explore, passant du lyrisme libertaire de l'année 1968 au fracas des rêves brisés. À découvrir d'urgence. – GG

↑ Affiche de *Medium Cool* de Haskell Wexler (1969)

beyond the age of innocence...into the age of awareness



Paramount Pictures presents

medium cool

starring robert forster/verna bloom/peter bonerz

marianna hill/harold blankenship

produced by

tully friedman&haskell wexler/haskell wexler/technicolor/a paramount picture

written & directed by

